

à conséquence quant à la place qu'il occupe dans la cité. La prise du sujet dans les déterminants sociopolitiques de sa genèse ne saurait être rabattue sur des histoires de « papa-maman-la-bonne-et-moi ». Si, comme le souligne Lacan dans *Le temps logique*, « le collectif n'est rien que le sujet de l'individuel », dans la cure cela implique de s'arrimer au travail du sujet dans sa dimension d'insertion sociale. Autrement dit, la prolifération d'un monde capitaliste, transformant tout ce qu'il y a sur terre en marchandise et promouvant un sans limite de la libre circulation des biens et des pulsions, mouvement accompagné par des médias bêtants et abrutissants, gagne jusqu'aux recoins de l'intimité et touche à la structure du sujet. Le rapport au monde, aux autres et à soi-même s'en trouve modifié. Aussi Pierre Eyguesier mène-t-il un combat salutaire, d'abord pour lui-même, pour maintenir vives les arêtes d'une pratique qui n'a pas délivré son dernier mot, et que d'aucuns veulent faire taire, y compris en la noyant sous des flots de blabla. Mais également son entreprise, que je ne peux m'empêcher d'associer aux prémices qu'il explorait, il y a des années, dans son premier ouvrage, issu d'une recherche universitaire, sur la découverte de Freud de la cocaïne (*Comment Freud devint drogman*, 1983), participe d'une dimension critique sans laquelle la psychanalyse rentrerait dans le lit d'une méthode d'adaptation parmi d'autres. Du coup, dans le titre de « psychanalyse négative », j'entends le « négatif » comme cet effort permanent de négativer, d'extraire, de soustraire cette charge de jouissance, dont, comme tout un chacun, l'analyste porte les affres et les stigmates. Le psychanalyste, dans sa fonction de négativité, qui quand on y pense participe du tranchant de la parole et du langage, ne survit qu'au prix de ce sacrifice

permanent. Travail incessant que ce travail de la perte qui ouvre un lieu, vide, désencombré, où les patients puissent eux aussi frayer leur chemin. Mais cela ne va pas sans une bonne dose de savoir et de déconstruction de ce savoir. Savoir ne pas savoir, position de base du psychanalyste, n'opère qu'au prix de ce déplacement et dépassement permanents. Pierre Eyguesier nous en apporte l'illustration, en acte.

JOSEPH ROUZEL

Les représentations de l'alcoolique

Images et préjugés

Sous la direction de Henri Gomez, avec Micheline Claudon, Gérard Ostermann et coll.

Toulouse, érès, 2014, 392 p., 28 €

Si les choses n'ont de réalité que dans l'œil porté dessus et la manière de les voir, par les représentations – sociales et personnelles –, l'alcoolisme et les alcoolisés ont donc, comme tout, leur réputation et leurs clichés, leurs images et spectres. Il ne s'agit pas à ce titre de se donner en spectacle aux comptoirs. Mais le grand intérêt de ce livre, plus que dans sa vision de l'histoire des mentalités, est dans son aspect choral. Médecins et psychologues, alcoologues-addictologues, soignants, aidants – ex-patients accompagnants dans le soutien des alcooliques excessifs, en groupe, qui se parlent de tenir, de rechute et de sortie, des dépendants qui s'essayaient à ne plus boire de « trop » – donnent leur vision partielle et partielle d'une relation. Autant dans ce qui relie que dans ce qui relate une histoire et des moments avec l'alcool, en positif ou en négatif.

Chacun fait donc un récit assez personnel de son rapport avec l'alcoolisation, la sienne et celle des autres aux alentours, avant de retracer un parcours de part et

148 d'autre de la fonction soignante. Il y a des proches, des histoires, des émotions, des temps forts qui passent, ou pas, ou si brusquement, comme lentement. Il y a des histoires de travail, de couple, de famille et d'enfants, de SDF, de cure, de départ et de retour, d'individus et de vie sociale. Ainsi François Gonnet le Lyonnais, qui évoque aussi des cultures viticoles comme à Mâcon, et une réduction du clivage alcoolier/alcoolologues, entre aimer bien boire et aider à ne plus trop boire, ainsi que sa formation par la pratique en cabinet ou services, et celles qui devraient être plus étendues de groupes de type Balint. Les groupes des mouvements d'anciens buveurs peuvent également avoir une fonction précieuse d'initiation aux manières de vivre et de (ne plus) boire ; Isabelle Sokolow, médecin alcoolologue qui fut présidente des Alcooliques anonymes, insiste sur ce travail et cette activité qui peuvent se redoubler en force d'efficacité et d'intérêt. Deux idées force traversent par ailleurs les pages et chapitres, « faire

l'avance de la parole » pour le soignant, qui va au-devant de personnes « qui ne leur demandent rien, n'ont pas de problèmes mais une solution avec cet alcool et qui redoutent d'en souffrir encore plus en l'arrêtant ». Savoir s'avancer donc pour (se) rencontrer et soigner ensemble au plus près des vies, sans *un* cheminement unique mais avec les pluralités d'acteurs et de parcours. Et aussi que cela se soigne et s'améliore possiblement : si les moyens de prévention, de soins et de réhabilitation sont loin en dessous du niveau des besoins, il arrive toutefois que les vies s'arrangent et que les souffrances s'atténuent, des satisfactions reviennent par d'autres voies.

Ce recueil « ne fait pas silence sur les conditions à réunir pour relever le défi des problématiques addictives, symptômes de décomposition sociale, mais chances à saisir pour refuser positivement le monde étouffant dans lequel nous sommes immergés. »

GILLES VAN AERTRYCK